

René Ortéga

Ils l'ont trop aimée !



I

Simon

Simon était né... à cinq ou six ans, un matin de printemps, dans un petit village d'Algérie. Ses parents, agriculteurs, ne comptaient pas parmi ces « colons », riches ou très riches, minoritaires dans ce pays. Sa famille ne manquait cependant pas de ressources car elle avait mis en valeur, avec beaucoup de rigueur et de travail l'exploitation héritée du grand-père, Français de Métropole mort à la guerre. Simon se tenait ce jour-là sur le trottoir, devant la maison de ses parents, un trottoir qui faisait corps avec la route. Aucune bordure pour les délimiter. Seule une rangée de ficus souffreteux prétendait les démarquer, sans grand succès !

Sur la route mal définie, transformée en borbier l'hiver et en piste balayée par le sirocco certains jours d'été, peu de circulation : des ânes étiques et besogneux, quelques véhicules hippomobiles et, trois ou quatre fois par jour, une automobile. Simon n'était

pas seul sur ce trottoir. Il était en compagnie de Mimouna, une jeune fille algérienne chargée de le surveiller. Soudain, rompant le silence de ce matin calme, un galop se fit entendre. Un cheval approchait, ventre à terre. Le cavalier, qui ne maîtrisait plus sa monture, criait et gesticulait, cramponné à la selle. Quelques mètres avant que l'animal ne parvienne à sa hauteur, Simon se libéra de la main de Mimouna et se précipita sur la route. Le choc fut inévitable ! Le cheval culbuta l'enfant de ses pattes antérieures et, alors qu'il tentait de se relever, le heurta de ses pattes postérieures et l'envoya rouler dans la poussière !

De grands cris jaillirent de la maison, poussés par la mère et la grand-mère qui accoururent aussitôt. La jeune fille était figée sur place, muette, paralysée. L'enfant s'était-il échappé ou l'avait-elle lâché ? Elle pleurait, la tête dans les mains, apostrophée au passage par les deux femmes qui lui reprochèrent sa négligence. Simon se relevait déjà quand on le prit par les épaules. Il décolla, arraché de terre par deux bras puissants – probablement ceux de son père – et il se retrouva dans la cuisine, au milieu de lamentations sorties de mille bouches lui semblait-il, anonymes et indiscretes. On l'examina minutieusement, on le tâta, on le dénuda, on fit jouer ses articulations, persuadé qu'il ne pouvait s'en tirer sans une fracture... dans le meilleur des cas ! Mais il fallut bien se rendre à l'évidence, il était indemne ! L'agitation cessa, les jérémiades aussi. Simon était maintenant au centre d'un cercle. On commença alors à

évoquer le cavalier, à tenter de l'identifier, à condamner son imprudence et son absence de maîtrise de l'animal, à le suspecter... Le père de Simon avait même tenté, dans un vain réflexe, de le poursuivre et il s'entretenait à ce propos avec le garde champêtre, un Algérien tout vêtu de blanc, pour diligenter une enquête... qui n'aboutit jamais ! Comme aucun service médical ne pouvait être consulté à moins de quinze kilomètres à la ronde, on releva l'enfant et, ultime « vérification », on le fit marcher. Les regards se croisèrent, approbateurs. La salle se vida petit à petit. Une femme s'approcha alors de lui et, agitant vivement sa main gauche de bas en haut comme pour donner plus de poids à ses paroles, et de l'autre le pinçant au menton elle lui dit, dans un parler aux accents de là-bas :

– Simon, quelle chance tu as eue aujourd'hui, mon FisssssSSSS !

Il avait eu, c'est vrai, beaucoup de chance. Il aurait pu périr sur le bord de la route. Il était re-né ce jour-là !

L'école élémentaire.

Le jour se levait à peine et Simon était préoccupé : c'était la rentrée. Une rentrée en octobre, quand le ciel est moins bleu, que le soleil pâlit et que les feuilles des vignes commencent à se teinter de pourpre. Il rentrait au C.P. Une déchirure !

A la première sonnerie les garçons se mirent en rangs et s'alignèrent, sagement : la « grande école », et

les mystères qu'on lui prêtait, l'impressionnaient. Il ne soufflait mot. Il avait reçu consigne de se taire ! Il avait été préparé à cette rentrée par sa mère bien sûr, mais aussi par sa grand-mère, par sa tante et plus particulièrement par sa sœur ! Quatre femmes donc pour ce petit bonhomme : une situation qui peut paraître confortable à son énoncé mais qui ne l'est pas toujours dans son vécu, et qui se révèle artificielle parfois ! Avantage ou inconvénient ? Il était choyé et surprotégé, ce qui ne prépare pas à l'indépendance ! Mais c'était agréable !

Simon était un « bon élève », aux résultats scolaires excellents. La constance de sa mère, dans ses efforts quotidiens de soutien intensif n'a eu d'égale que sa satisfaction de le voir réussir. Avec un tel appui et un tel suivi de son travail, il ne pouvait qu'être en tête et il le fut durant la quasi-totalité du cycle élémentaire. A l'issue de la scolarité primaire, la jeune institutrice du Cours Moyen 2^e année convoqua sa mère et lui dit :

« J'ai inscrit votre fils au concours d'entrée en sixième.

– Merci lui répondit la maman mais ne craignez-vous pas que son jeune âge soit un handicap, il n'a que dix ans.

– Non, si je doutais de ses capacités je ne l'aurais pas inscrit. » La parole du maître étant alors souveraine, on n'insista pas.

Un matin de juin, ce fut le concours. Il eut lieu à la ville sous-préfecture, distante de seize kilomètres et la

famille s'y rendit en carriole. C'étaient les périodes noires, les restrictions... et elle n'avait pas de voiture. Arrivés à la ville, Simon et sa mère se dirigèrent vers l'école des filles où se déroulait le concours. Ils ne brillaient pas ! La porte de l'école s'ouvrit brusquement et on les invita à entrer. Le couloir franchi, ils se retrouvèrent dans la cour de récréation, silencieux et tendus. Les candidats étaient une centaine, peut-être plus. A l'appel de son nom, Simon jeta un dernier regard à sa mère et se rangea silencieusement. Ils étaient trente dans sa classe et ils s'assirent quand on le leur permit. Simon se souvint longtemps des trois épreuves imposées. Il y satisfait si bien qu'il remporta la palme et fut lauréat du concours !

On ne fêta pas ce succès. On ne l'apprit que quelques jours avant la rentrée !

Le cours complémentaire.

Simon n'avait que dix ans lorsqu'il entra en sixième et il se rendit compte très vite que sa scolarité au Cours Complémentaire serait difficile. Difficile parce qu'il manquait de cette maturité qui vous permet d'affronter les épreuves avec assurance. Au rythme de travail de l'école primaire, à l'instituteur que l'on connaît bien, avec qui les parents ont des rapports de confiance et parfois d'amitié se substituaient, sans transition, des heures de cours dans plusieurs salles, avec des professeurs différents. A cela s'ajoutaient pour Simon le chagrin de la

séparation, les exigences de la pension et sa situation inconfortable dans une classe d'enfants plus âgés. Privé, en outre, de la présence bienveillante de sa mère, et de son aide aux devoirs du soir il fut, pendant plusieurs mois, très malheureux.

La discipline était rigoureuse, les enfants passifs et soumis, **certains** professeurs très sévères, et parfois brutaux. Les gifles et les corrections « tombaient » trop souvent pour des riens : quelques paroles à son voisin dans les rangs, l'usage du stylo à bille en géométrie – au prétexte que les lignes étaient moins régulières avec une bille, l'utilisation maladroite du grand compas en bois – les élèves s'en servaient si peu – ! Et il arrivait même qu'un professeur, « agité », balance par la fenêtre de la classe, située au premier étage, les cartables de certains élèves qui ne les rangeaient pas assez vite aux sonneries de cloche ! Ces cartables contenaient pourtant, outre les affaires habituelles d'un collégien, deux petits flacons d'encre ! Le Cours Complémentaire couvrait la scolarité de la sixième à la troisième. Certes Simon s'était endurci mais il restait le plus jeune de la classe, avec ses avantages... et ses inconvénients d'autant que les programmes, surtout en Sciences et en Mathématiques, étaient très ambitieux. Le Cours complémentaire ne disposant pas d'internat, Simon était en pension chez des particuliers. Ses parents durent s'acquitter de l'intégralité de cette dépense, tout au long de sa scolarité au Cours Complémentaire et au

Collège, l'État n'accordant une bourse qu'aux nécessiteux, sur concours !

Le mercredi et le samedi, Simon retournait dans son village en taxi... et en revenait le jeudi et le lundi, en taxi également, car il n'existait pas de service régulier d'autocar entre son village et la ville. Alors on « prenait le taxi », non pas en s'acquittant du prix de la course – nul ne l'aurait pu – mais en payant sa place, comme dans un transport urbain, pratique interdite par la loi. Le taxi se remplissait petit à petit au rythme de l'arrivée des clients et lorsqu'il était « plein », le chauffeur démarrait. De temps en temps, des contrôles de gendarmerie semaient la panique. C'étaient alors, lorsque les motards avaient été repérés à temps, l'emprunt précipité d'un chemin de traverse, la descente des passagers en surnombre qui poursuivaient leur route à pied, et les réponses du chauffeur aux représentants de la loi, dans un Français d'autant plus hésitant que s'ajoutaient aux difficultés de la langue l'anxiété de l'infraction et l'angoisse de la sanction qui pouvait aller jusqu'à la confiscation du véhicule ! Comme tous y trouvaient avantage, propriétaire du taxi et voyageurs, tous mentaient aux gendarmes à moto qui avaient bien du mal à établir les preuves d'un délit. Ils s'en prenaient alors au mauvais état du véhicule et aux transformations qu'on lui avait infligées ! Un moindre mal en 1945 !

Ah ! ces taxis ! De quelle ingéniosité devaient faire preuve leurs propriétaires, des Algériens, pour les maintenir, tant bien que mal, en état de marche !

C'étaient généralement des « Citroën », au kilométrage indéterminé, qui se traînaient à faible allure et dans lesquelles on entassait une dizaine d'individus car on avait installé, entre le dossier du siège avant et la banquette arrière deux petits bancs... sans oublier les trois ou quatre « passagers », cramponnés aux montants des portières et debout sur les marchepieds, à l'extérieur du véhicule ! La pénurie de pneus était telle qu'il arrivait de « monter » sur ces voitures des roues d'un diamètre supérieur à celui d'origine, ce qui ne manquait pas de poser de sérieux problèmes. Un jour, en négociant un virage en épingle à cheveux, à faible allure dans la ville, une roue avant se coinça sous la carrosserie. Le chauffeur ne put redresser le véhicule qui finit sa course sur le trottoir... où les dix passagers prirent pied. Quant aux pneus ils avaient, pour la plupart, été imparfaitement rechapés. L'harmonie de la bande de roulement s'en trouvait sérieusement affectée, et le roulage, aussi ! Plus spectaculaires encore étaient les enveloppes des roues de secours ! Elles exhibaient des hernies importantes ou laissaient apparaître des emplâtres, tronçons d'un autre bandage, disposés à l'intérieur du pneu pour obturer les déchirures d'un éclatement, et fixés par des boulons ! Les pannes n'en devenaient que plus fréquentes et les arrêts plus nombreux. Il arrivait de changer une ou deux fois de roue durant le parcours, long de seize kilomètres ! Il arrivait aussi que les jours d'hiver, quand la température était basse, le conducteur démonte les bougies, qu'il les

« flambe » avec de l'essence dans un vieux pot et qu'il s'empresse de les remonter, encore chaudes, pour faire démarrer le véhicule ! Et ce même véhicule, à la boîte de vitesses un jour défaillante, exigea même que l'on tînt à pleines mains le levier de commande, en seconde, pour l'empêcher de revenir au « point mort ». C'étaient l'aventure et la débrouillardise ! Et l'on avait du temps...

Fernande

L'été s'était installé et le soleil frappait fort ce dimanche du mois de juillet. Simon avait maintenant treize ou quatorze ans et il venait de prendre congé de ses amis avec qui il avait partagé une partie de l'après-midi. Il s'éloignait lentement, à l'ombre des frênes qui bordaient l'avenue quand il entendit un bruit de course dans son dos. Le temps de se retourner, une fille l'avait pris par le cou et l'avait embrassé. Le temps de réaliser... et elle était repartie en courant ! C'était une fille de son âge et de son village, qui ne le laissait pas insensible ! Et c'est elle qui avait osé faire ce que lui, le garçon, ne s'était pas permis ! Car, en cette année 1945, seul un garçon pouvait prendre de telles initiatives, s'il était entreprenant ! Paradoxalement, Simon n'en éprouva aucune gêne. Qu'elle l'ait choisi, lui, parmi les nombreux autres garçons lui suffit. C'était valorisant et ça le remplissait d'orgueil ! Quelque chose d'étrange s'éveilla en lui ce jour-là, un sentiment nouveau, indéfinissable mais très agréable.